

« Le bonheur est dans la ville »

Dominique Crozat

Café géo Montpellier

Avril 2009

C'est une thématique intéressante pour susciter le débat mais qui ne prétend surtout pas poser un avis définitif et exhaustif. Il est cependant remarquable que la question du bonheur soit un arrière-plan récurrent de beaucoup de discours sur la ville alors que c'est moins courant lorsqu'on aborde d'autres espaces ou thématiques (le train par exemple). L'évident bonheur du rural n'a pas non plus toujours été évident.

Autre intérêt de parler du bonheur: présenter d'autres dimensions, d'autres perspectives de la géographie. Vers une géographie des affects, de la sensibilité.

La thèse de D. Crozat est que l'appel au bonheur dans la ville est liée à l'inquiétude que suscite les différentes phases du mouvement d'expansion des villes entre le 18^e et le 20^e siècle : on veut le canaliser et on l'intègre comme objectif politique en même temps que qu'émerge et s'installe la démocratie (et que naissent les classes moyennes dont c'est une antienne majeure).

Aujourd'hui, ce paradigme du bonheur évolue vers des avatars de bonheur : ville durable, styles de vie urbain, ville consumériste (cf Clarke, 2004). Cette évolution accompagne (est guidée ?) par le passage à une post-démocratie, ou le passage de la démocratie d'opinion à la démocratie médiatique.

Mais on peut aussi y voir plus simplement une des constantes de nos sociétés à réactiver ces discours du bonheur (ou du stupre) urbain en période de changement, de crise.

On constate une permanence des thématiques majeures : nature, hygiène, sécurité... et on peut retenir trois idées fortes :

- 1- Un discours ancien
- 2- Il est systématisé avec la rationalisation de la ville aux 19^e et 20^e siècles
- 3- Il a été réactivé et, partiellement, rénové avec les proliférations urbaines contemporaines

On peut se concentrer sur ces époques et sur deux dimensions pour en souligner les logiques -à défaut de les comprendre : la cité-jardin et ses développements ; la ville hyper réelle contemporaine. On va voir qu'ils sont reliés par une filiation.

1- Un discours ancien

1^{ère} idée : Récurrence du discours : la ville doit produire le bonheur ; Servier histoire de l'utopie, dès Platon, More ou Campanella (Cité du soleil), un axiome jamais vraiment questionné est posé qui lie utopie et promesse du bonheur, promesse du bonheur et ville parfaite.

Mais, en même temps Campanella écrit la Cité du Soleil dans une prison de Naples car un autre axiome est toujours lié au précédent : la ville est un lieu de perdition, de dérélition, un présent qui doit être amendé par une rupture radicale.

Utopie, révolution, chartes solennelles (Schöffer, *La Nouvelle charte de la ville*, 1974) doivent permettre de souligner l'importance de cette rupture.

Les révolutions américaines et françaises font définitivement entrer ce débat dans le discours commun : le bonheur devient l'objectif de toute politique et la ville suscite à la fois une méfiance (Thoreau) mais aussi un désir de devenir les lieux de création de cette nouvelle humanité née de la rupture révolutionnaire.

2^e idée : derrière l'affirmation du bonheur, le débat tourne autour de la définition qu'on donne à une autre notion assez confuse : l'urbanité. En gros, on a coutume d'opposer une dimension plus personnelle, centrée sur l'individu et une autre plus organisée où le corps politique prend en charge cette construction du bonheur. De fait, on verra tout à l'heure que les deux se recoupent et qu'il faut fortement nuancer les oppositions entre Howard et Le Corbusier et insister sur les liens qui courent entre eux. De même, parmi les nombreuses critiques émises par Howard sur le fonctionnement de la ville, celle qui domine, c'est l'inefficacité économique et organisationnelle ; un discours qui est aussi celui de Le Corbusier du provocateur plan Voisin.

3^e idée : la question de l'urbanité comme condition du bonheur. Il y a encore trente ans une partie du débat portait sur l'opposition entre culture urbaine et culture rurale, entre la ville comme le lieu de la production de richesses économiques et politiques, mais aussi de richesses sociales et culturelles. Dans ce courant, le manifeste d'Henri Lefebvre *Le droit à la ville*, édité en 1968, contrait les techno-planifications de nations-territoires qui espéraient freiner, limiter, contrôler l'afflux constant des populations vers les villes.

Mais c'est plus compliqué puisque ces planificateurs s'efforcèrent rapidement de trouver des réponses à ces interrogations, quitte à produire des machines compliquées.

Depuis le début du 20^e siècle, effrayé par la croissance rapide des villes allemandes et américaines, Simmel a installé cette inquiétude au centre du questionnement sur la métropole : passé un certain seuil où le niveau d'interconnaissance est assez important, la ville génère solitude et repli sur soi, contrariant le fonctionnement du corps social. C'était déjà cette logique qui avait amené les pères fondateurs américains à fonder les capitales d'états à l'écart des grands centres pour éviter au politique d'être gangrené par la corruption que générait ces métropoles . On retrouve le même fond dans les discours pessimistes de Ascher et sa *metapolis*, la ville éclatée de Mingione, la multiplication des études sur les *gated communities* et une partie des discours contemporains pessimistes.

De fait, les mêmes inquiétudes avaient produit un siècle plus tôt des réactions dont la concrétisation était complètement différente : quand Lefebvre insiste sur le rôle de la centralité urbaine comme condition majeure de l'urbanité, Howard ne pense pas le centre, il est vide de sens et -parce qu'il l'ignore-, il apparaît aussi vide d'activités et de valeur économique. C'est l'espace de la collectivité, regroupant les édifices de la gloire urbaine.

4^e idée : la ville ne se limite pas à isoler ; elle corrompt les esprits et les organismes. On doit donc la traiter pour rendre heureux ses habitants : certains insistent sur la nécessité d'échapper aux miasmes en fuyant dans des ensembles urbains satellites, d'autres proposent de réorganiser les activités, l'organisation et la forme urbaine de façon à rendre meilleure cette ville -et donc ses habitants-. C'est tout le courant hygiéniste.

2- La rationalisation de la ville aux 19^e et 20^e siècles

Cette question de la rationalisation de la ville afin d'y produire les conditions du bonheur est la grande œuvre des 19^e et 20^e siècles.

Il faut insister un peu sur Howard car les logiques de la cité jardins sont moins connues que celles de la ville fonctionnelle. L'une et l'autre sont cependant complémentaires.

En ne s'intéressant plus seulement avec les préoccupations d'ordre formel et architectural, le modèle de la cité-jardin amène aussi à des interrogations sur les relations entre le projet politique et la forme urbaine. La cité-jardin est avant tout une expérience politique. Son histoire se déroule autour de la problématique de la définition de l'espace urbain comme l'espace des relations et des activités humaines.

Pour Howard, l'ensemble du système urbain avance vers la désintégration sociale et l'autodestruction : pour lui, la très grande ville, création de l'économie industrielle, par ce processus de centralisation et de concentration est devenue « chaotique » et « non maîtrisable ». Elle est au bord du précipice de l'autodestruction. Elle est devenue trop grande, sur des fondations mal établies et ne peut être autre qu'un système « temporaire ». En conséquence, il faut atteler la puissance économique importante de la ville pour rebâtir un nouvel ordre urbain. Il faut apprivoiser la ville pour rendre à ses citoyens tous les fruits de leurs efforts. Le projet apparaît donc comme très idéologique avec deux critères majeurs : « coopération » et de la « liberté ».

Son projet vise à démanteler la métropole par son plan pour la Social City où les connotations morales se distinguent mal des logiques fonctionnelles. Mais il ne parle pas de bonheur, seul compte l'efficacité économique de ce nouvel ordre social ; en conséquence, dans ce modèle qu'aujourd'hui nous qualifierions d'ultralibéral ou thatchérien, les habitants doivent verser les taxes locatives selon leur degré de satisfaction avec les activités de la municipalité.

L'autre idée majeure amenée par Howard c'est que la ville devient un module duplicable, réduite aux facteurs essentiels de l'urbanité. Howard fonde son modèle sur l'expérience de Chicago durant sa phase de reconstruction après l'incendie de 1871. Sa ville est un système sans racine historique, fondé sur les mécanismes abstraits du commerce et de la marchandise.

Suburbia ou la civilisation du gazon

Si Howard n'évoque pas directement l'idée de bonheur, c'est l'usage qui va être fait de ce modèle de la cité-jardin tout au long du 20^e siècle qui l'introduit.

Cela passe par deux mouvements : le premier est l'hygiénisme. On peut insister d'abord insister sur le modèle de la périphérie nord-américaine, mondialisé aujourd'hui, que Bill Owens nomme Suburbia dans un ouvrage célèbre de 1973. On crée d'abord un paysage, « un paysage moyen » (Teyssot) ; celui-ci s'insère dans un modèle urbain de contrôle social fort marqué par une idéologie de la transparence et du bonheur affiché : cette « loi morale de la transparence » (Teyssot) fait du jardin un espace public ; c'est une obligation civique qui s'impose comme un conformisme social : le bonheur est dans le pré. « Les américains

sont drogués à la pelouse » découvre un certain Wolkomir, (1964, cit. in Teyssot) qui, parmi les premiers, dénonce la mélancolie de ces banlieues dortoirs, devenues des *burbdoms*, anagramme de *boredom* (ennui) et *bedroom* (chambre à coucher) pour des millions de femmes au foyer.

En ce qui concerne l'hygiénisme, retenons surtout qu'ici une logique collective impose le bonheur comme médecine sociale. Cela suppose un fort contrôle social qui pourra même dériver jusqu'à l'eugénisme dans certains pays (Grande-Bretagne, Etats-Unis, pays scandinaves) au milieu du 20e siècle.

Dominique Crozat invite à suivre la thèse prometteuse que prépare Sabine Fabre à Montpellier: elle insiste sur la filiation entre hygiénisme et ville durable contemporaine. Mais on retrouve aussi de nombreux éléments dans l'ouvrage dirigé par S. Fleuret sur le bien-être. La forme urbaine doit produire le bonheur par son harmonie. Lecture par Valéry de l'œuvre d'Eupalinos ressort de cette logique ; Mais dénonciation par Baudrillard (America) : la duplication c'est l'anonymat absolu, la désindividuation.

3- Proliférations urbaines contemporaines

La ville des peurs : le bonheur est compromis par des menaces diverses : environnementales mais aussi sociales, et sécuritaires. Mais aussi désorientation et désindividuation (Jameson, Stiegler/Simondon).

Perrot

Soja et les 6 discours sur la post-metropolis : Los-Angeles

La métropole industrielle post-fordiste

Cosmopolis : La globalisation de la métropolis

Exopolis : La restructuration de la forme urbaine

Fractal City : la mosaïque sociale restructurée

L'archipel carcéral : comment gouverner de l'espace (et non plus des territoires) dans la post-métropolis

Simcities : restructurer l'imaginaire urbain

Davis et le modèle urbain

Utopies nouvelles

The Truman Show de Peter Weir, en 1998, avec l'acteur Jim Carrey. Ce dernier film offre non seulement une satire des médias, mais aussi celle du «*New Urbanism*» qui se

développe dans la ville de Seaside en Floride, dessinée par les «new» urbanistes Andres Duany et Elizabeth Plater-Zyberk dans les années quatre-vingt.

Dans les années quatre-vingt-dix, la ville de Celebration, près d'Orlando en Floride, fut planifiée et construite par la Disney Company et conçue par les architectes new-yorkais Robert A. M. Stern et Jacquelin Robertson.

DEBAT :

- Question : Vous tenez un discours général sur la ville, mais il y a une différence entre la petite ville et la métropole

- Oui mais on peut observer les mêmes formes de développement urbain

- Question : Avons-nous un véritable projet urbain ?

- C'est tout le problème des villes créées par les architectes, les urbanistes. Le bonheur ne passe pas que par la forme.

- Question : Le modèle de ville idéale est-il aujourd'hui dans la ville durable ?

- La ville est un espace de liberté, c'est là que l'anticonformisme fonctionne le mieux. L'un des modèles prônés est celui de la mixité sociale, mais c'est fabriquer un bonheur que l'on impose aux gens. Il faut peut-être chercher l'innovation du côté des pays du Tiers Monde, les plus inventifs sur la question de l'urbanité. Les théories sur la ville ne sont pas très novatrices, on n'a pas réinventé le penser de la ville.

- Question : On a des perceptions différentes de la ville selon les lieux où l'on habite, il n'existe peut-être pas une ville ?

- Effectivement, le périurbain par exemple tente de trouver sa propre image, essaie de construire un projet et des formes de gouvernance urbaines spécifiques

La soirée s'achève sur quelques échanges concernant la pertinence des politiques d'urbanisme face à la recherche du bonheur, notion philosophique relevant de la perception individuelle.